

LES FIDÈLES ET LES CLUBISTES

A L'ÉGLISE DE ST. SULPICE A PARIS LE 12 MAI.

Le bruit s'étant répandu, le 12 Mai, qu'un club de communards devait s'installer le soir dans l'église de Saint-Sulpice, les prêtres de la paroisse prirent leurs informations à la mairie.

On leur montra un ordre signé par un membre de la Commune, le citoyen Varlin, dit-on, enjoignant de livrer l'église Saint-Sulpice pour y installer un club. Les prêtres firent remarquer que dans ce moment les fidèles se réunissaient en grand nombre, au moins trois mille tous les soirs pour les exercices du mois de Marie, et qu'il n'était pas raisonnable de vouloir interrompre ces réunions sans qu'on ait eu le temps de prévenir personne. On les envoya ce qui s'appelle faire lanlaire, eux et leurs observations : on ajouta que le matin, ils avaient la liberté de faire dans l'église toutes leurs *grimaces*, mais que le soir la Commune y tiendrait un club.

Là-dessus, pour éviter autant que possible la profanation, le clergé fit enlever du milieu de la nef la statue de la sainte Vierge et tout l'appareil du mois de Marie. Le soir venu, cependant, bien que les cloches n'eussent pas sonné, les fidèles arrivèrent les uns de la paroisse, les autres des paroisses voisines, plusieurs mêmes des paroisses bien éloignées. Les exercices du mois de Marie étaient suivis à Saint-Sulpice en ce moment avec une dévotion extraordinaire, même pour cette pieuse paroisse. Tous les soirs, les trois nefs de l'église étaient pleines d'un peuple immense, à qui le vénérable curé adressait quelques paroles, et rien n'est admirable comme le chant des litanies répété par trois ou quatre mille voix, suppliant la vraie et toute puissante reine des Gaules de prier pour son peuple.

Ce peuple arrivait donc ce soir à la chute du jour pour prier encore une fois sa souveraine, et l'émotion du matin avait peut-être fait redoubler le zèle et augmentait l'affluence. Un cordon de gardes nationaux,—on disait que c'étaient des Bellevillois,—cherchait à barrer l'entrée de l'église. Grand tumulte alors sur la place et dans les rues voisines. Les femmes étaient en grand nombre. Les gardes nationaux leur disaient qu'elles n'entreraient pas.—Nous entrerons avec vous, disaient-elles, vos fusils ne nous font pas peur. De fait elles pénétrèrent dans l'église qui se trouva pleine ; les clubistes voulurent crier : Vive la Commune ! mais les cris énergiques répondirent, et toute la place éclata en vociférations : A bas la Commune !

Le peuple prit bientôt l'offensive ; les gardes nationaux furent vivement interpellés ; ils voulurent insulter, on assure même qu'ils voulurent user de leurs crosses. Ils y mirent en tout cas quelque discernement et ne s'attaquèrent point aux hommes : quelques femmes, prétend-on, ont été